

MONICA McCARTY

Le brigand



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

J'AI
LU

POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Monica McCarty

Après avoir étudié le droit à Stanford et exercé le métier de juriste, elle s'est tournée vers l'écriture. Passionnée depuis toujours par l'Écosse médiévale, elle se consacre au genre des Highlanders avec des séries à succès comme *Les MacLeods*, *Le clan Campbell* ou *Les chevaliers des Highlands*. Elle est aujourd'hui une autrice incontournable de la romance historique.

Le Brigand

Aux Éditions J'ai lu

LES MACLEODS

- 1 – La loi du Highlander
N° 9332
- 2 – Le secret du Highlander
N° 9394
- 3 – La fierté du Highlander
N° 9535

LE CLAN CAMPBELL

- 1 – À la conquête de mon ennemie
N° 9896
- 2 – Le proscrit
N° 10032
- 3 – Trahi
N° 10084

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS

- 1 – Le Chef
N° 10247
- 2 – Le Faucon
N° 10413
- 3 – La Vigie
N° 10511
- 4 – La Vipère
N° 10609
- 5 – Le Saint
N° 10696
- 6 – La Recrue
N° 10785
- 7- Le Chasseur
N° 10906
- 8 – Le Brigand
N° 10996
- 9 – La Flèche
N° 11146
- 10 – Le Frappeur
N° 11487
- 11 – Le Roc
N° 11564
- 12 – Le Spectre
N° 11588

MONICA
McCARTY

LES CHEVALIERS DES HIGHLANDS – 8

Le Brigand

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Astrid Mougins*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE RAIDER

Éditeur original
Ballantine Books, an imprint of Random House,
a division of Random House LLC,
a Penguin Random House Compagny, New York

© Monica McCarty, 2014

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2014

*À mon beau et grand gaillard rien qu'à moi
(oui, Dave, cesse de lancer des regards autour de toi,
c'est de toi qu'il s'agit).*

*Ainsi qu'à tous les lecteurs qui me suivent sur Facebook.
Merci pour votre enthousiasme, vos encouragements
et vos connaissances en tout genre.
Elles me sont très utiles ; vous en verrez un exemple
dans ces pages (cela a un rapport avec l'avoine,
je n'en dirai pas plus !).*

La garde des Highlands

Tor MacLeod, le Chef : commandant du corps d'élite et maître d'armes.

Erik MacSorley, le Faucon : marin et nageur.

Lachlan MacRuairi, la Vipère : opérations furtives, infiltration et exfiltration.

Arthur Campbell, la Vigie : reconnaissance.

Gregor MacGregor, la Flèche : tireur d'élite et archer.

Magnus MacKay, le Saint : guide de montagne et inventeur d'armes.

Kenneth Sutherland, la Glace : explosifs et adaptation.

Eoin MacLean, le Frappeur : stratège expert en tactiques de pirate.

Ewen Lamont, le Chasseur : pisteur et traqueur d'hommes.

Robert Boyd, le Brigand : force physique et combat à mains nues.

Alex Seton, le Dragon : dague et combat rapproché.

et :

Helen MacKay (née Sutherland), l'Ange : guérisseuse.

Avant-propos

L'an 1312 de Notre-Seigneur

Depuis que Robert de Bruce s'est emparé de la couronne six ans plus tôt, il a non seulement vaincu les Anglais mais également les puissants nobles écossais qui s'opposaient à lui. Après un répit bienvenu, les Anglais tentent à nouveau d'envahir l'Écosse à la fin de l'été 1310, cette fois sous le commandement du roi Édouard II.

Toutefois, le nouveau monarque anglais ne ressemble en rien à son père, le « marteau des Écossais », et sa campagne tourne au désastre. Bruce refuse de l'affronter en bataille rangée, préférant recourir aux « tactiques de pirate » qu'il a perfectionnées avec l'aide de sa légendaire Garde des Highlands, harcelant les soldats anglais à force d'attaques-surprises, d'embuscades et d'escarmouches, sapant le moral des troupes ennemies.

Ayant échoué à débusquer Bruce, Édouard et son armée se retranchent pour l'hiver à Berwick-upon-Tweed, dans les Marches anglaises. Sa seconde campagne est retardée lorsque, au cours de l'été 1311, après avoir passé dix mois en Écosse et dans les Marches, la fronde de ses barons le contraint à rentrer à Londres.

Bruce en profite aussitôt pour passer à l'offensive et s'aventure pour la première fois profondément en

territoire anglais. Tels les Vikings avant eux, les féroces guerriers écossais sèment la terreur dans les campagnes. Les noms de leurs chefs entreront dans l'histoire. Des hommes tels que Thomas Randolph, James Douglas le Noir, Édouard de Bruce et Robbie Boyd rencontreront à la fois la gloire et la fortune en menant la dernière grande campagne qui mettra un terme à la guerre.

Prologue

Gud Robert Boyd, that worthi was and wicht
(« Le bon Robert Boyd, valeureux, sage et fort »)
BLIND HARRY, *The Wallace*

*Château de Kildrummy, Highlands écossaises,
octobre 1306*

Mort ?

Rosalin manqua de s'étrangler avec sa bouchée de bœuf.

— Tout va bien ? lui demanda Cliff en lui donnant une petite tape dans le dos.

Après une quinte de toux, elle avala une gorgée de vin doux et acquiesça. Puis, devant la mine inquiète de son frère, elle déclara avec un sourire forcé :

— Oui, je t'assure, je vais très bien. Je suis désolée de vous avoir interrompus. Tu parlais des prisonniers ?

Il ne fut pas dupe de sa fausse nonchalance. Elle n'était pas censée écouter la conversation qu'il tenait à voix basse avec son tuteur, sir Humphrey, assis à côté de lui. Elle battit des cils d'un air innocent. Peine perdue. Robert, premier baron de Clifford, n'était pas devenu l'un des plus importants commandants de la guerre contre l'Écosse uniquement grâce au prestige de son rang et à son pouvoir de séduction, même s'il ne

manquait ni de l'un ni de l'autre. Il avait su gagner la haute estime du roi Édouard par son intelligence, sa loyauté et sa détermination. Il était également l'un des plus grands chevaliers du royaume. Rosalin était profondément fière de lui.

Malheureusement, il était également un peu trop perspicace.

— Ce n'est qu'un fâcheux incident, expliqua-t-il. Une partie du mur s'est effondrée alors que des prisonniers étaient en train de le démonter. Deux rebelles sont morts écrasés sous les pierres.

Elle laissa échapper un petit cri d'effroi. *Oh, Seigneur, faites que ce ne soit pas lui !*

Sentant sur elle le regard attentif de son frère, elle masqua son angoisse derrière une feinte sensiblerie.

— C'est affreux ! Les pauvres...

Il l'étudia encore quelques instants, puis lui tapota la main.

— Il ne faut pas que cela te perturbe.

Pourtant, elle était perturbée, très perturbée même, et elle pouvait difficilement en expliquer la raison à son frère. S'il découvrait sa fascination pour l'un des prisonniers, il la mettrait sur le premier navire en partance pour Londres, comme il avait menacé de le faire une semaine plus tôt quand elle avait débarqué sans prévenir avec son tuteur, sir Humphrey de Bohun, comte de Hereford.

— Tu as perdu la tête, Rosalin ! Ce n'est pas un endroit pour une jeune fille ! s'était-il exclamé.

L'occasion de voir son cher « Cliff » avait été trop belle ; elle n'avait pu résister à la tentation. Cela faisait deux ans qu'elle se morfondait à Londres tandis qu'il se battait contre les rebelles écossais dans le Nord. Il lui manquait terriblement. Son frère, son épouse Maud et leurs enfants étaient sa seule famille. S'il l'avait fallu, elle serait descendue jusqu'en enfer pour le retrouver. Maud aurait fait le voyage avec elle dans la suite du

comme si elle n'avait pas appris, peu avant leur départ, qu'elle était de nouveau enceinte.

— Je ne comprends pas pourquoi vous démontez ce mur, reprit-elle. Je croyais que nous avions gagné la guerre.

Son petit stratagème pour détourner l'attention fonctionna. La grande victoire d'Édouard était le sujet de prédilection de Cliff. La tentative de Bruce pour s'emparer du trône avait échoué. Le roi hors la loi avait été contraint de fuir l'Écosse et les Anglais occupaient désormais la plupart des châteaux importants, y compris celui dans lequel ils séjournaient, l'ancienne forteresse des comtes de Mar.

— C'est vrai. La rébellion de Robert de Bruce a fait son temps. Il a peut-être échappé à la corde qu'on lui avait préparée au château de Dunaverty, mais il ne pourra pas se terrer dans les îles bien longtemps. Notre flotte le débusquera. Et même si elle n'y parvient pas, il ne reste qu'une poignée d'hommes sous son commandement.

— Oui, mais ce sont des Highlanders, chuchota-t-elle.

Son frère s'esclaffa et lui pinça le bout du nez. Elle ne s'en offusqua pas, même si à seize ans, bientôt dix-sept, elle avait passé l'âge qu'on la traite comme une enfant. Elle était consciente de sa chance, son frère l'adorait. Depuis la mort de leurs parents, lorsqu'elle avait quatre ans et Cliff seulement quatorze, il n'avait cessé de veiller sur elle. Même lorsqu'ils avaient été tous deux nommés pupilles du roi, il s'était toujours assuré qu'elle ne soit pas seule. Par conséquent, s'il se comportait plus souvent comme un père surprotecteur que comme un frère, cela ne la dérangeait pas. À ses yeux, il était les deux.

— Ce ne sont pas des croque-mitaines, ma puce, ni des surhommes, quoi qu'on en dise à la cour, répondit Cliff. C'est vrai qu'ils se battent comme des barbares mais, quand ils croisent le fer avec des chevaliers

anglais, leur sang coule bel et bien, et il est aussi rouge que le nôtre !

Dans la mesure où elle n'était pas censée épier les prisonniers, elle se retint de lui demander pourquoi, dans ce cas, ils étaient aussi étroitement gardés.

Son frère reprit sa conversation avec sir Humphrey et elle rongea son frein jusqu'à la fin de l'interminable déjeuner. Puis elle se précipita dans sa chambre dans la tour des neiges.

D'ordinaire, elle rechignait à y retourner. Cliff ne l'avait autorisée à rester à Kildrummy qu'à une condition : elle ne devait pas quitter ses quartiers, mis à part pour les repas et pour se rendre à la chapelle. Il ne voulait pas qu'elle risque de croiser « l'un d'eux ». Lorsqu'elle avait protesté que les autres dames du château n'étaient pas cloîtrées ainsi, il avait rétorqué qu'elles n'avaient pas seize ans et n'étaient pas ses sœurs.

Pour le moment, elle ne songeait qu'à retrouver son poste de guet derrière la fenêtre qui donnait sur la cour et sur la muraille, celle-là même qui s'était en partie effondrée en tuant deux prisonniers.

Elle grimpa précipitamment les sept étages jusqu'au sommet du luxueux donjon. Les Écossais étaient peut-être des « barbares », mais ils savaient construire des châteaux, ce qui expliquait sans doute pourquoi Édouard tenait tant à les détruire. Le « marteau des Écossais », comme le roi s'était lui-même surnommé, voulait s'assurer qu'à l'avenir, aucun autre rebelle ne pourrait se retrancher dans ces forteresses.

Le soleil inondait la pièce quand elle poussa la porte. Elle se faufila entre l'énorme lit à baldaquin, ses malles à demi ouvertes et la petite table sur laquelle étaient posées une bassine et une aiguière pour sa toilette. Elle s'agenouilla sur le banc placé sous la fenêtre, s'accouda à l'épais rebord en pierre et regarda à travers la vitre.

Elle était consciente de mal agir. Son frère serait furieux s'il l'apprenait, mais c'était plus fort qu'elle.

Quelque chose chez ce prisonnier le distinguait des autres. Ce n'était pas uniquement sa taille impressionnante et sa beauté virile, même si c'était ce qui avait d'abord attiré son attention. Non, il était... bon. Et noble, tout rebelle qu'il était. Combien de fois l'avait-elle vu endosser la faute d'un compagnon plus faible et subir son châtiment à sa place ? Ou encore effectuer plus que sa charge de travail pour soulager les autres ?

Non, il ne pouvait avoir été...

Elle chassa cette pensée avant qu'elle ne soit totalement formée et scruta la cour pavée. Les prisonniers travaillaient entre la tour sud-est et le nouveau corps de garde.

Il n'y avait là qu'une poignée de rebelles, gardés par une bonne vingtaine des hommes de son frère. Compte tenu de l'état des prisonniers, cela semblait excessivement prudent. Plus d'un mois plus tôt, lorsque le château avait été pris, un tel zèle aurait peut-être été justifié. Après des semaines d'emprisonnement, dépouillés de leurs manteaux de guerre et de leurs armes, à peine assez nourris pour ne pas mourir de faim, travaillant toute la journée tels des bêtes de somme, les malheureux Écossais hagards et dépendants ne semblaient guère constituer une menace.

Sauf un.

Elle examina le groupe et sentit monter une pointe de panique. Où était-il ? Faisait-il partie des victimes ?

Des larmes lui piquèrent les yeux. Elle se sermonna, se sentant ridicule. C'était un prisonnier, un Écossais, l'un des rebelles de Bruce.

Mais il était également si...

Elle poussa un petit cri de soulagement en le voyant soudain apparaître au coin d'un mur.

Dieu soit loué ! Il était indemne.

Mieux qu'indemne, il était... spectaculaire.

Son cœur frémit avec toute la ferveur de ses presque dix-sept ans. Les dames de la cour riaient de sa candeur chaque fois qu'elle tentait de se mêler à leur

conversation. « Quelle enfant tu fais, ma petite Rosie ! », disaient-elles en levant les yeux au ciel. Ce surnom semblait beaucoup plus charmant dans la bouche de son frère que dans la leur.

L'émotion que le rebelle éveillait en elle n'avait pourtant rien d'enfantin. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait envoûtée par un homme.

Quel homme ! Il paraissait tout droit sorti d'une légende ou du conte d'un barde. Grand, large d'épaules, ses longues boucles noires et emmêlées balayant ses traits taillés à la serpe. C'était le guerrier le plus imposant qu'elle avait jamais vu.

Comme pour le lui démontrer une fois de plus, il souleva une pierre énorme. Elle sentit son cœur palpiter. En dépit de la fraîcheur de la chambre, elle eut soudain chaud. La chemise du prisonnier, trempée de sueur, adhérait à son dos, révélant les contours de muscles parfaitement dessinés... Même affaibli par ses conditions de détention, il paraissait suffisamment fort pour décimer toute une garnison à mains nues.

Elle rectifia son opinion précédente. Une vingtaine de soldats pour le garder n'étaient sans doute pas de trop.

Chaque fois qu'il passait de l'autre côté du mur, elle reprenait son souffle. Chaque fois qu'il réapparaissait, elle semblait ne plus pouvoir respirer. De temps à autre, il échangeait quelques mots avec l'un de ses codétenus, avant d'être interrompu par l'un des gardes, généralement par un coup de baguette.

Il parlait souvent avec un grand blond, mais toutes ses attentions étaient concentrées sur un autre compagnon, un rouquin. Ce dernier était grand lui aussi, mais de tous les prisonniers, il paraissait le plus éprouvé par ces travaux forcés. Pâle et émacié, il se voûtait chaque jour un peu plus.

L'Écossais (c'était ainsi qu'elle désignait en elle-même celui qui occupait toutes ses pensées) faisait de son mieux pour aider le rouquin chaque fois que les gardes avaient le dos tourné, portant ses pierres ou le

remplaçant à la mailloche. Elle l'avait même vu lui donner la ration d'eau fraîche à laquelle ils avaient droit lors de leurs brèves pauses. Néanmoins, le rouquin faiblissait à vue d'œil.

Elle se détourna de la fenêtre. Elle devait cesser de les épier, cela ne faisait que renforcer son sentiment d'impuissance. Elle savait qu'il s'agissait de rebelles et qu'ils méritaient d'être punis, mais cet homme allait mourir. Le fait qu'il serait probablement exécuté une fois les travaux achevés n'y changeait rien. Ce n'était pas une raison pour le faire souffrir ainsi.

Elle prit sa broderie et essaya de travailler, mais il ne s'écoula que quelques minutes avant qu'elle ne soit à nouveau postée devant la fenêtre.

Elle ne pouvait s'en empêcher. Elle devait intervenir, mais comment ? Son frère lui avait strictement interdit de s'en mêler.

Elle trouva la solution le lendemain après la messe. En sortant de la chapelle, elle aperçut une servante qui portait un grand bol d'eau et quelques morceaux de pain vers la prison, la maigre pitance des détenus.

Eurêka ! Elle allait compléter leurs rations.

Il lui fallut plusieurs jours pour peaufiner son plan. Bientôt, elle passa à l'action.

Voler des tranches de bœuf fut un jeu d'enfant. Elle les enveloppait dans la serviette étalée sur ses genoux pendant les repas, puis glissait le tout dans l'aumônière attachée à sa ceinture avant de quitter la table. Le problème était de les transmettre ensuite aux prisonniers.

Elle les avait suffisamment observés pour connaître leurs habitudes. Tous les matins, les gardes les faisaient sortir par la petite cour située entre la chapelle et l'ancien grand hall endommagé, puis les faisaient s'aligner dans la grande cour où on leur donnait leurs instructions. Ensuite, ils allaient chercher les charrettes à bras et les brouettes entreposées derrière les fours à pain. Cela lui donna une idée.

Cette nuit-là, une fois le château endormi, elle enfila une cape sombre et se glissa hors du donjon. Veillant à rester dans l'ombre, elle fit le tour de la cour tout en guettant une éventuelle patrouille de sentinelles. Tout était calme. Maintenant que la rébellion avait été écrasée, il y avait peu de risques que le château soit attaqué. Elle déposa son paquet dans l'une des charrettes et remonta rapidement dans sa chambre.

Le lendemain matin, postée devant sa fenêtre, elle vit l'un des prisonniers pousser la charrette, remarquer le paquet et s'approcher aussitôt de l'Écossais pour le lui glisser discrètement. Celui-ci lança des regards autour de lui comme s'il soupçonnait un piège puis, lorsque l'un des gardes lui aboya un ordre, il esquissa un sourire.

C'était tout l'encouragement dont elle avait besoin. Ses expéditions nocturnes se poursuivirent durant une semaine. Elle aurait juré que le rouquin reprenait des forces. D'ailleurs, la plupart des hommes semblaient se tenir un peu plus droits.

Son frère serait fou de rage s'il découvrait ses petites manigances. Elle rechignait à agir dans son dos. D'un autre côté, son geste était bien intentionné et ne portait pas vraiment à conséquence.

Du moins le croyait-elle. Elle se trompait.

Rosalin bâilla tandis que l'une des caméristes qui l'avaient accompagnée depuis Londres achevait de tresser ses cheveux sous son voile et son bandeau.

— Vous semblez fatiguée, ma dame. Vous êtes souffrante ?

Après huit nuits d'allées et venues, le manque de sommeil commençait à se faire sentir.

— Ce n'est rien, Lenore, répondit Rosalin avec un sourire. J'ai juste besoin de dormir quelques heures de plus. J'ai veillé trop tard avec mon frère et le comte...

Elle fut interrompue par un bruit dans la cour.

— Que se passe-t-il ? demanda Lenore.

Rosalin avait déjà bondi de sa chaise et s'était précipitée vers la fenêtre. Elle plaqua une main sur sa bouche pour étouffer son cri. Le rouquin était agenouillé dans la poussière, se tenant les côtes. Un des soldats venait de le frapper. Le paquet qu'elle avait déposé dans la charrette, la veille, était ouvert devant lui, les morceaux de bœuf et de pain éparpillés sur le sol. Le soldat l'interrogeait en hurlant, ponctuant ses questions de coups de poing et de pied.

Elle n'eut aucun mal à comprendre ce qu'il lui demandait.

Le rouquin fit non de la tête et reçut un nouveau coup, si violent que sa tête se renversa en arrière en projetant une giclée de sang.

Il s'effondra sur le sol et se roula en boule.

Rosalin poussa un second cri horrifié. Lenore lui prit le bras et tenta de l'éloigner de la fenêtre.

— Venez, ma dame. Ne regardez pas ça. Ce ne sont que des brigands et des barbares. J'espère que votre frère les fera tous châtrer et écarteler !

Rosalin ne l'écoutait pas. Elle se libéra. Elle savait déjà comment réagirait l'Écossais. En effet, il bondit, repoussa les deux gardes qui tentaient de le retenir et envoya son poing dans la mâchoire de celui qui maltraitait son ami. Le soldat tomba à terre et l'Écossais se rua sur lui, le martelant de coups puissants jusqu'à ce qu'il reste inerte dans la poussière.

Il y eut un silence stupéfait dans la cour, suivi par une explosion de cris.

Derrière elle, Lenore s'écria :

— Juste ciel ! Les prisonniers nous attaquent !

Rosalin gémit en voyant la violente mêlée en contrebas.

Qu'ai-je fait ?

L'Écossais se battait tel un démon. On aurait dit un de ces guerriers fauves saisis d'une folie sacrée, comme dans les légendes nordiques. Armé de ses seuls poings, il repoussa une douzaine des hommes de son frère.

Chaque fois que l'un d'eux tentait de l'attraper, il se libérait par une manœuvre habile. Généralement, l'assailant finissait les quatre fers en l'air. Le prisonnier blond s'était emparé de l'un des marteaux utilisés pour démonter le mur et s'était placé à côté de l'Écossais. À eux deux, ils formaient une armée.

Les prisonniers furent maîtrisés les uns après les autres, mais les deux géants semblaient invincibles.

Naturellement, sans armure ni arme convenable, ils ne pouvaient tenir éternellement. Une pique transperça le flanc du blond et une masse d'armes s'écrasa contre les côtes de l'Écossais. Les Anglais avaient repris le dessus.

Le cœur de Rosalin battait à tout rompre. En voyant les hommes de son frère encercler les deux rebelles, elle ne put retenir ses larmes.

Ils vont les tuer !

Ne pensant qu'à arrêter le massacre, elle ne réfléchit pas. Elle s'élança hors de la chambre et dévala l'escalier, poursuivie par les cris angoissés de Lenore. Elle jaillit dans la cour quelques instants après son frère et ses lieutenants. Deux d'entre eux voulurent l'empêcher d'aller plus loin.

— Vous ne devriez pas être ici, ma dame, dit l'un. Retournez dans le donjon. Cet incident sera vite réglé.

C'était précisément ce qu'elle craignait.

— Je dois parler à mon frère.

Elle essayait de regarder derrière eux, mais la foule qui s'était amassée dans la cour l'empêchait de voir.

Elle entendit la voix de Cliff par-dessus le tumulte.

— Que s'est-il passé ?

Plusieurs soldats lui répondirent. Elle saisit des bribes de leurs réponses : « ... voler de la nourriture... », « découverts... », « Ils nous ont attaqués... ».

— Votre homme battait un prisonnier à mort pour un acte dont il n'était pas responsable. Il l'aurait tué si je n'étais pas intervenu.

La voix grave et puissante résonna en elle comme un coup de tonnerre. C'était celle de son Écossais ; elle en était sûre.

La réponse de son frère se perdit dans le brouhaha. Puis il aboya un ordre :

— Jetez-le dans la fosse avant qu'il ne provoque une autre émeute !

— C'est ça, ta justice anglaise, Clifford ? railla l'Écossais. Tuer un homme pour avoir défendu quelqu'un qui ne pouvait pas rendre les coups ? J'aurais pu truché une douzaine de tes gardes. La prochaine fois, je ne m'en priverai pas.

Rosalin tenta à nouveau de se frayer un passage entre les hommes, mais l'un d'eux (elle croyait se souvenir qu'il s'appelait Thomas) la retint en arrière.

— Votre frère n'apprécierait pas de vous voir ici, ma dame. Retournez dans la tour, je vous prie.

— Que va-t-il leur arriver ? demanda-t-elle.

Sa question le surprit.

— Eh bien... on va les exécuter, pardi !

Elle blêmit. Il dut craindre qu'elle ne tourne de l'œil car il appela un compagnon et, ensemble, ils la raccompagnèrent jusqu'à la porte du donjon.

Rosalin attendit ce qui lui parut une éternité que son frère revienne au château. Elle tordait nerveusement les plis de sa jupe. Le verre de vin qu'elle avait bu pour se donner du courage lui retournait l'estomac.

Elle redoutait la conversation à venir, mais elle ne pouvait être évitée. Elle ne pouvait permettre qu'on tue ces hommes alors qu'elle était la fautive.

Il faisait presque nuit lorsque Cliff apparut enfin. Il fut surpris de la voir dans ses quartiers.

— Que fais-tu là, ma petite Rosie ? Tu ne devrais pas te préparer pour le dîner ?

Voyant sa mine défaite et ses yeux humides, il s'inquiéta :

— Quelque chose ne va pas ?

— Tout est ma faute ! lâcha-t-elle. C'est moi qui leur ai donné la nourriture. Je ne pensais pas à mal. Ils paraissaient affamés. Je voulais simplement les aider.

Elle s'accrocha à son bras.

— Tu ne dois pas les punir.

Cet aveu effusif le prit de court et il mit quelques instants à comprendre. Quand ce fut le cas, ses traits s'assombrirent. Elle s'en voulut d'autant plus, car il se mettait rarement en colère contre elle.

— Enfin, Rosalin ! Je t'avais pourtant dit de ne pas t'approcher d'eux ! Te rends-tu compte à quel point ces hommes sont dangereux ?

— Oui, et je te jure que je ne les ai jamais approchés.

Elle lui expliqua comment elle avait déposé ses petits baluchons de provisions dans la charrette pendant la nuit. Il parut légèrement rassuré.

— Je voulais juste atténuer leurs souffrances, insista-t-elle. Je n'ai jamais imaginé que cela pourrait provoquer une telle catastrophe !

— Je sais bien, répondit-il, l'air grave. C'est précisément la raison pour laquelle tu ne devrais pas être ici. Tu as le cœur trop tendre pour la guerre. Ces hommes ne sont pas comme ta fille de cuisine aux mains cloquées ou ta servante qui passe plus de temps auprès de son bébé malade qu'à faire son travail.

— Mais Katie avait les mains tellement gercées qu'elles saignaient, protesta-t-elle. Quant à Meggie, il était injuste qu'elle perde toute une semaine de gages pour s'être absentée quelques heures...

Son frère la fit taire d'un geste.

— C'est précisément ce que j'essaie de te dire. Ces hommes sont des tueurs sans pitié. Ils ne méritent pas ta bonté.

Incapable de soutenir son regard, elle baissa la tête.

— Il fallait bien que je fasse quelque chose...

Elle l'entendit soupirer, puis il glissa un bras autour de sa taille et l'attira vers lui. Elle était tellement soulagée d'être pardonnée que ses larmes redoublèrent.

— Je suis désolée, sanglota-t-elle.

Il murmura des paroles apaisantes tout en la berçant contre lui. Il avait fait de même à la mort de leurs parents.

— Tu ne peux pas rester ici, ma puce. J'aurais dû te renvoyer à Londres. J'ai été égoïste. Tu me manquais tant. Ton visage m'est apparu comme une bouffée d'air frais dans ce borbier.

Elle leva les yeux vers lui.

— Tu me renvoies ?

Je t'en prie, pas ça ! Tout mais pas ça !

— Oui, mais nous ne serons pas séparés longtemps, la rassura-t-il. Je viendrai te retrouver dès que j'en aurai terminé ici. Le roi voudra un rapport et j'irai le lui donner en personne. J'amènerai Maud et les enfants. Ça te ferait plaisir, non ?

Elle acquiesça. Il sourit et ajouta sur un ton taquin :

— Et puis, je tiens à rencontrer tous ces prétendants dont Hereford m'a parlé.

Elle se sentit rougir. C'était l'une des raisons qui l'avaient poussée à quitter Londres. Les avances des courtisans étaient devenues insupportables et aucun d'eux ne lui plaisait. De fait, aucun homme ne l'avait intéressée avant...

— Cela signifie que tu les épargneras ? demanda-t-elle.

Il plissa le front, ayant du mal à suivre ses changements de sujet. Puis, il comprit et pinça les lèvres.

— Ta charité déplacée ne change rien, répondit-il.

— Mais ce n'est pas juste...

Il l'interrompit sur un ton péremptoire.

— Nous sommes en guerre, Rosalin. La justice n'y a aucune part. Ils ont failli tuer trois de mes hommes. Même s'ils ont été provoqués, on ne peut pas laisser des prisonniers se retourner contre nous. En aucun cas. Surtout ceux-là. Ils ne valent pas tes larmes.

— Mais...

— Le sujet est clos, la coupa-t-il à nouveau. Je ne veux plus en entendre parler. Ces hommes sont

condamnés à mort et n'ont obtenu qu'un sursis. Ils sont trop dangereux. Ce sont des brigands qui se battent sans chevalerie ni honneur. Leur chef est une brute sauvage qui trancherait ton joli cou sans sourciller. Tu as compris ?

Il avait beau parler avec une profonde conviction, elle ne pouvait croire qu'il décrivait l'homme qu'elle avait observé au cours des semaines précédentes. Sachant qu'elle n'aurait jamais le dernier mot avec Cliff, elle se contenta d'acquiescer.

— Parfait, dit-il avec un sourire. N'en parlons plus. Au fait, il paraît que tu as pris la relève de notre illustre ancêtre ?

Il faisait allusion à un surnom qu'on lui avait donné à la cour. Elle rougit. Leur scandaleuse ancêtre, Rosemonde Clifford, avait conquis le cœur du roi Henry II, qui en avait fait sa maîtresse en titre. Elle était maintenant connue comme « la belle Rosemonde ». Apparemment, les courtisans s'étaient mis à l'appeler « la belle Rosalin ».

Elle s'efforça de rire des plaisanteries de son frère, sans pouvoir chasser de son esprit le terrible sort qui attendait les prisonniers, notamment celui qui croupissait dans la fosse. Puni pour avoir été contraint de défendre son ami. À cause d'elle.

Tout au long du dîner et des longues heures de la nuit, la culpabilité la rongea. Elle ne pouvait penser à rien d'autre.

C'est tellement injuste. Elle avait beau faire, la petite voix résonnait encore et encore dans sa tête. Finalement, elle devint si forte qu'elle n'y tint plus. Peu après minuit, elle se leva, enfila ses pantoufles et une longue cape noire, puis sortit de sa chambre. Elle ignorait ce qu'elle ferait, mais elle devait essayer.

Elle était partiellement responsable du châtement de ces hommes. Si elle n'intervenait pas, elle aurait leur mort sur la conscience pour le restant de ses jours.

Elle serait surtout hantée par la mort d'un homme en particulier, évidemment. Celui qu'elle avait épié durant deux semaines, qui s'était sacrifié pour ses amis, leur avait donné sa nourriture et ne méritait pas de finir sur le billot. Elle le savait au fond de son âme. Guerre ou pas, sa punition était inique et elle devait l'empêcher, quitte à... lui rendre sa liberté.

Une fois cette pensée formulée, elle se sentit déchargée d'un énorme fardeau. Elle savait ce qui lui restait à faire... si elle y parvenait.

Elle sortit de la tour des neiges et attendit un moment dans l'obscurité. Elle n'avait pas de plan. Elle savait uniquement que l'Écossais avait été jeté dans la fosse qui se trouvait sous l'ancien donjon, à côté du grand hall incendié. Elle était passée devant toutes les nuits en allant déposer son balluchon dans la charrette. D'ordinaire, le vieux bâtiment en ruine était plongé dans le noir mais, pour une fois, une torche brûlait dans un support en fonte près de la porte. Elle s'approcha, lançant des regards prudents autour d'elle.

Qu'était-elle en train de faire ? Sa tâche paraissait impossible. Comment une jeune fille de seize ans pourrait-elle se glisser dans les cachots sans aide ? Elle ne pouvait pas pousser la porte et entrer comme si de rien n'était.

N'est-ce pas ?

Où étaient les gardes ? Elle n'en voyait aucun. Même s'il était pratiquement impossible de s'évader d'une fosse sans assistance, il devait bien y avoir quelqu'un pour la surveiller.

En effet. Un soldat apparut. Il sortait de la tour des gardiens où les autres prisonniers étaient détenus. Il fit quelques allées et venues devant la porte de l'ancien donjon, puis disparut. Environ cinq minutes plus tard, il revint et effectua la même manœuvre. Elle attendit et l'observa faire à deux autres reprises. Ce devait être ses ordres. Lorsqu'il disparut à nouveau, elle prit une profonde inspiration, puis courut vers la porte.

À l'intérieur, il faisait noir et froid. Très froid. Un froid qui pénétrait jusqu'aux os.

Les fantômes n'existent pas... Les fantômes n'existent pas...

Néanmoins, si les morts décidaient de revenir hanter le monde des vivants, ce serait l'endroit idéal.

Elle laissa ses yeux s'accoutumer à l'obscurité pendant quelques instants, puis avança dans la salle, cherchant l'entrée de la fosse. Elle se trouvait dans une minuscule antichambre attenante à l'entrée principale. Il y avait une trappe dans le parquet. Elle constata avec soulagement qu'elle n'était fermée que par un loquet, sans verrou.

Combien de minutes s'étaient-elles écoulées ? Deux, trois ? Très lentement, elle fit glisser le loquet et grimaça lorsqu'il grinça. Elle se figea et attendit, puis, comme personne ne faisait irruption dans la pièce en brandissant une épée, le poussa jusqu'au bout et glissa les doigts sous le bord de la trappe.

Elle était plus lourde qu'elle ne l'avait cru et la soulever ne fut pas une mince affaire. Quand elle y parvint enfin, une bouffée d'air froid et rance l'assaillit et elle recula. Puis elle s'agenouilla au-dessus du trou et regarda à l'intérieur. Il n'y avait pas un bruit. Elle ne vit rien d'abord, puis elle distingua l'éclat blanc d'une paire d'yeux fixés sur elle.

Elle sursauta.

— C'est déjà le matin ? railla-t-il. Je commençais tout juste à prendre mes aises.

Cette voix ! Profonde et puissante, elle résonnait dans tout son être.

— Chut ! murmura-t-elle. Le garde va revenir.

Elle perçut un mouvement de surprise au fond du trou.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Chut ! répéta-t-elle. Je vous en prie. Le garde va vous entendre.

Elle laissa la trappe ouverte et courut dans l'entrée. Elle se plaqua contre le mur et, retenant son souffle, attendit le retour du garde. À chacun des pas de ce dernier, son cœur faisait un bond. Quand il s'éloigna enfin, elle revint dans l'antichambre.

— Nous devons faire vite, chuchota-t-elle. Il reviendra dans quelques minutes.

L'Écossais ne perdit pas de temps à l'interroger. Il prit les choses en main, à la manière d'un homme habitué à commander.

— Ils m'ont descendu à l'aide d'une corde fixée dans le mur. Vérifiez si elle y est encore.

Sa voix était toute proche et elle se rendit compte qu'il se trouvait juste en dessous d'elle. Elle tâtonna le mur et trouva effectivement une fiche en métal plantée entre les pierres. Une corde effilochée y était attachée. Elle la ramassa et s'approcha à nouveau de la fosse.

Voyant son ombre au-dessus de lui, il demanda :

— Vous l'avez trouvée ?

— Oui.

— Lancez-la-moi.

Elle hésita, prenant soudain la mesure de ce qu'elle s'apprêtait à faire.

Au bout d'une longue pause, il demanda d'une voix plus tendue :

— Vous avez changé d'avis ?

Elle réfléchit à la question. Non. Elle ne se trompait pas à son sujet. Cependant, observer et admirer un homme depuis le haut d'une tour était une chose ; l'aider à s'échapper en était une autre.

— Si je vous aide, vous devez me promettre de partir sans faire de mal à personne.

— Je ne laisserai pas mourir mes amis.

Elle s'y était attendue. C'était l'une des raisons qui l'avaient incitée à intervenir. Un chef noble n'abandonnerait pas ses hommes.

— Mais vous me donnez votre parole que vous ne ferez pas de mal aux gardes ?

Il émit un son sec qui était peut-être un rire.

— Quoi, ma parole vous suffirait ?

— Oui.

Surpris par sa réponse, il resta silencieux un moment.

— Soit, dit-il enfin. Je vous donne ma parole de faire de mon mieux pour que personne ne soit tué.

Son ton avait la solennité d'un serment. Elle n'avait aucune raison de lui faire confiance ; pourtant, c'était le cas. Suffisamment pour qu'elle lui lance la corde.

Elle recula et, quelques instants plus tard, il se tenait devant elle. Ou plutôt, sa présence l'écrasait. Il semblait emplir toute la pièce. Il était encore plus grand et imposant qu'elle ne l'avait cru. Elle recula d'instinct, les mises en garde de son frère se bousculant dans sa tête.

Il te coupera le cou... Un barbare sanguinaire... Une brute sans pitié...

— Vous n'avez rien à craindre, la rassura-t-il. Je ne vous ferai aucun mal. Je vous dois la vie.

Sa peur s'atténua légèrement. Il était peut-être bâti comme un colosse, mais il avait du cœur. Elle aurait simplement aimé qu'il fasse moins sombre. Elle voulait voir son visage de près. Elle ne distinguait pas grand-chose dans l'obscurité. En revanche, ses autres sens fonctionnaient à merveille. Par-dessus l'odeur de moisi de la fosse, elle sentait les effluves musqués d'un corps mâle. C'était beaucoup moins désagréable qu'elle ne l'aurait cru.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Cela n'a pas d'importance.

— Pourquoi m'avez-vous libéré ?

Elle ne le savait pas trop elle-même. Néanmoins, elle savait qu'elle avait pris la bonne décision.

— C'était ma faute, expliqua-t-elle. Je n'ai jamais voulu que quelqu'un soit blessé. Je voulais juste aider.

— C'est vous qui nous déposiez à manger, comprit-il.

Il avait parlé comme si la dernière pièce d'un puzzle venait de trouver sa place, sans clarifier pour autant l'ensemble de l'image.

Elle acquiesça.

— Quel âge avez-vous ?

Elle redressa le dos et leva fièrement le menton.

— Dix-huit ans.

Elle devina qu'il souriait. Il n'avait sans doute que quelques années de plus qu'elle et, pourtant, il la faisait se sentir si... enfant. Même dans l'obscurité, il semblait pouvoir percer ses pensées, comme s'il avait compris ce qui l'avait motivée à lui venir en aide. Il était probablement accoutumé à l'admiration des femmes, aux jeunes ingénues éblouies par son physique et prêtes à tout pour lui plaire.

Ce n'était pas son cas. Elle ne faisait que corriger une injustice.

— Quel que soit votre âge, votre âme est charitable, déclara-t-il. Je vous remercie. Vous n'êtes pas responsable de ce qui est arrivé, même si je ne suis pas fâché que vous l'ayez cru. Autrement, je serais encore au fond de cette fosse.

Il entendit un bruit et s'interrompit.

Doux Jésus, le garde ! Obnubilée par l'Écossais, elle l'avait totalement oublié. Il avait dû entendre un bruit et venait voir ce que c'était. Avant qu'elle n'ait eu le temps de réagir, l'Écossais lui glissa un bras autour de la taille, l'attira contre lui et lui plaqua une main sur la bouche.

Elle tressaillit, d'abord sous l'effet du choc, puis sous celui de la peur. Elle avait la sensation d'être emprisonnée dans une cage d'acier. Le torse contre son dos et le bras qui la retenait sous les seins étaient durs et solides. Quand elle se débattit, il resserra son étreinte. Il prit sa main dans ses grands doigts calleux et elle ressentit une étrange chaleur. Elle ne comprit pas tout de suite ce qu'il cherchait à faire, jusqu'à ce qu'il lui replie délicatement quatre doigts, puis trois.

Le déclic se fit enfin. Elle pointa l'index : un seul garde. Il hocha la tête puis ôta doucement sa main de sa

bouche. Il ne l'avait plaquée contre lui que pour l'empêcher de crier de surprise.

Même après l'avoir compris, son cœur continua de battre à tout rompre. Aucun homme ne l'avait jamais tenue aussi intimement. Il était peut-être coulé dans l'acier, mais il n'en était pas moins chaud. Très chaud. Leurs deux corps étaient pressés l'un contre l'autre. C'était sûrement très inconvenant, mais elle serait choquée plus tard. Pour le moment, elle ne pouvait penser qu'à la divine sensation d'être contre lui et à la pensée que rien ne pouvait lui arriver.

Il recula en l'entraînant avec lui et la plaça contre le mur afin de la protéger de son corps. Elle sentit ses muscles se contracter quand il vit la lueur d'une torche s'avancer dans l'entrée. Le garde venait vers eux.

Elle ne pouvait plus respirer, écrasée par la peur et par le corps qui la plaquait contre le mur.

— Qu'est-ce que... ?

Le garde venait de remarquer la trappe ouverte. Il s'avança dans la pièce et brandit sa torche au-dessus de la fosse. L'Écossais bondit, réagissant si rapidement que l'autre n'eut même pas le temps de bouger. Un coup sous le menton, un autre dans l'estomac. Le soldat poussa une exclamation de surprise et bascula dans le trou. Sa torche s'éteignit et, l'instant suivant, la trappe se referma sur lui.

L'Écossais se tourna vers elle.

— Je dois filer avant que les autres ne le recherchent.

Elle acquiesça, encore étourdie par l'enchaînement des événements.

— Cela ira ? lui demanda-t-il. Je ferai de mon mieux pour faire croire que je me suis évadé par mes propres moyens.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, répondit-elle. Partez vite, je vous en prie.

Pourtant, elle ne voulait pas le voir partir. Elle aurait aimé... elle aurait aimé connaître cet homme qui avait conquis son cœur.

Il perçut son hésitation et sembla en deviner la raison. Avant qu'elle comprenne ce qu'il allait faire, il lui souleva le menton et déposa un baiser sur ses lèvres. Elle eut à peine le temps de sentir une chaleur et une douceur inattendues qu'il s'était déjà écarté.

— Merci, dit-il. J'espère que nous nous reverrons un jour et que je pourrai vous payer de retour.

Là-dessus, il disparut dans l'obscurité. Elle posa les doigts sur sa bouche, essayant de retenir la sensation pour l'éternité.

Ce n'était qu'un baiser de gratitude, à peine un effleurement de leurs lèvres, sans passion. Presque fraternel, même, du moins de la part de l'Écossais. Pourtant, lors de cet instant fugace, elle avait senti comme une onde la traverser, puissante et magique. Quelque chose d'extraordinaire. De merveilleux.

Elle serait restée plantée là jusqu'au lever du jour si un bruit dans la fosse ne l'avait brusquement ramenée à la réalité.

Elle courut hors du bâtiment et gravit les marches du donjon quatre à quatre jusque dans sa chambre. Elle savait qu'il lui faudrait désormais vivre avec les conséquences de son geste, mais elle ne le regretterait jamais.

1

Hannibal ad portas
(« Hannibal est à nos portes »)

Cranshaws, Marches écossaises, février 1312

Les Anglais le paieraient !

Robbie Boyd, le représentant de Robert de Bruce dans les Marches, contemplait la carcasse calcinée de la grange et jura de se venger.

Le goût amer de ses souvenirs était aussi âcre que la fumée qui lui piquait la gorge. Il ne pourrait plus jamais voir une grange brûlée sans penser à celle qui avait servi de bûcher funéraire à son père. Il avait alors dix-sept ans, et cela avait été sa première leçon sur la trahison et l'injustice des Anglais. Au cours des quinze ans qui s'étaient écoulés depuis, il en avait reçu bien d'autres.

Bientôt, ce serait terminé. Il y veillerait. Quel que soit le prix à payer, l'Écosse se libérerait de ses « suzerains » anglais. Plus jamais un fils ne verrait le corps carbonisé de son père pendu à une poutre. Plus jamais un frère ne verrait sa sœur violée ni les membres de sa famille exécutés. Plus jamais un fermier ne verrait sa ferme brûlée et son bétail volé.

Dût-il se battre encore quinze ans, il ne trouverait le repos que lorsque le dernier occupant anglais serait rentré chez lui et que le lion, symbole de la royauté écossaise, régnerait à nouveau sur la lande.

Une seule chose comptait : la liberté. Rien d'autre n'avait importé pour lui depuis le jour où il avait pris les armes aux côtés de son ami d'enfance, William Wallace.

En repensant au supplice et à l'exécution de son ami, tous ses muscles se contractèrent. Sa détermination était alimentée par la haine. Après un dernier regard vers les ruines fumantes, un autre exemple de la « justice » anglaise, il se tourna vers les villageois qui approchaient prudemment du manoir.

— Qui est responsable ? demanda-t-il.

Son ton neutre ne pouvait cacher la menace sous-jacente.

Il connaissait déjà la réponse. Un seul homme avait encore l'audace de le défier. Un seul homme avait refusé de renouveler la trêve. Un seul homme lui avait renvoyé sa missive demandant des pourparlers sous la forme d'un tas de cendre.

Plusieurs villageois échangèrent des regards embarrassés, puis le préfet du village, un fermier du nom de Murdock, s'avança timidement. La nervosité des habitants n'avait rien d'exceptionnel. Étant l'homme le plus redouté de la région, sinon du pays, Robbie y était habitué. Mais si sa notoriété semait la panique dans les rangs ennemis, elle avait aussi ses inconvénients. Il lui était de plus en plus difficile de cacher son rôle au sein de la Garde des Highlands. Même en dissimulant ses traits, on finirait par le reconnaître tôt ou tard. Il était devenu trop célèbre.

— Ce sont les hommes de Clifford, mon seigneur, expliqua Murdock. Ils ont tout pris : le bétail, la récolte, même nos semences, avant de mettre le feu à la grange.

Clifford, bien sûr. Le bâtard ! Robbie serra les poings, essayant de maîtriser la fureur qui faisait bouillir son sang.

Il perdait rarement son calme. Il n'en avait pas besoin. Sa taille et sa réputation faisaient à elles seules trembler dans leurs bottes les guerriers les plus endurcis.

Seuls deux hommes parvenaient à lui faire perdre son sang-froid : le chevalier anglais qui se tenait derrière lui, Alex Seton, dit « le Dragon », son équipier au sein de la Garde des Highlands ; et l'homme qui l'avait emprisonné six ans plus tôt et ne cessait de le narguer depuis : sir Robert Clifford, nouvellement nommé gardien d'Écosse par le roi Édouard. Autrement dit, le prétendu « suzerain » d'Écosse.

Que le diable emporte ce fils de catin ! Clifford paierait pour cette attaque, ainsi que pour tous ses autres méfaits. Il était grand temps de régler leurs comptes. Depuis six ans, le félon lui échappait. Il ne savait pas reconnaître sa défaite. À présent, son dernier défi menaçait de tout gâcher.

— Occupe-t'en, Brigand, lui avait dit le roi.

Robbie avait une mission à accomplir. Bruce l'avait chargé de maintenir la paix dans les Marches, une région déchirée par la guerre et livrée à l'anarchie. Le roi comptait sur lui pour rappeler les barons à l'ordre et personne ne l'en empêcherait.

Lorsque, l'été précédent, le roi Édouard II avait été contraint d'abandonner le château de Berwick pour rentrer à Londres afin de faire face à la fronde de ses barons, Bruce était passé à l'offensive. Il avait mené une série de raids particulièrement efficaces dans le nord de l'Angleterre. Pour la première fois, les Anglais avaient goûté aux effets dévastateurs de la guerre que les Écossais subissaient depuis des années. Les raids avaient non seulement déplacé les hostilités de la campagne écossaise durement éprouvée à l'Angleterre, ils avaient également permis de renflouer les caisses

royales de Bruce. En effet, les barons du nord de l'Angleterre avaient été contraints de payer un tribut en échange d'une trêve.

Tous les barons avaient renouvelé la trêve, sauf un, Clifford, nouveau gouverneur de Berwick, qui continuait à résister. Son refus risquait d'encourager les autres à se rebiffer à leur tour, ce que Robbie ne pouvait tolérer.

Bruce aurait sa trêve et la coopération de Clifford. Robbie s'en assurerait.

Parmi les trois autres guerriers qui l'accompagnaient pour collecter les tributs féodaux dus à Bruce (une mission « simple », soi-disant, comme si cela existait !) se trouvait James Douglas. Ce dernier lâcha un juron qui traduisait crûment les pensées de Robbie.

Si quelqu'un haïssait le nouveau « gardien » plus que lui, c'était bien Douglas. Clifford avait en partie bâti sa réputation et sa fortune en annexant ses terres.

— Il ne reste rien ? demanda Douglas au fermier.

Il frémissait de rage. Douglas le Noir avait hérité de cette épithète en raison de la couleur de ses cheveux, mais également de sa redoutable réputation. Se méprenant sur l'origine de sa colère, le fermier répondit en tremblant :

— Non, mon seigneur, ils ont tout pris. Ils ont dit que c'était le prix à payer pour ceux qui s'acoquinent avec les rebelles. Nous n'avons pas eu le choix. Si on avait résisté, ils auraient brûlé tout le village. C'est pareil partout. Les hommes de Clifford ont pillé tout l'est des Marches, d'ici jusqu'à Berwick. Le préfet de Duns a envoyé un messenger pour nous prévenir ce matin, mais il est arrivé trop tard.

— Il y a des blessés ? demanda Seton.

— Non, Dieu soit loué. Ils n'ont détruit que la grange, pour cette fois. Mais c'était un avertissement. Ils sont venus parce qu'ils savent que nous traitons avec Bruce.

— Bruce est votre roi, lui rappela sèchement Robbie.

Dans cette partie de l'Écosse, si proche de la frontière anglaise, il était bon de le rappeler régulièrement aux habitants. Bruce avait établi son royaume au nord du Tay. Dans le sud du pays, nombreux étaient ceux qui ne l'acceptaient comme roi qu'à contrecœur, et dont les sympathies penchaient plutôt pour les Anglais.

En parlant de ces foutus Anglais, Seton, dont les terres se trouvaient non loin, prit la défense du préfet.

— Je suis sûr que Murdock ne cherchait pas à critiquer le roi. Il soulignait simplement les difficultés vécues par ceux qui vivent entourés de garnisons anglaises sans personne pour les protéger.

Boyd lui lança un regard noir, conscient de la critique implicite. Seton déplorait souvent le dilemme de ceux qui habitaient si près de l'Angleterre, condamnés quoi qu'ils fassent. Pour Boyd, chacun devait choisir son camp ; on ne pouvait rester le cul entre deux chaises. Seton ne comprenait toujours pas qu'il ne pouvait vivre dans les deux mondes à la fois.

— Fichtre ! jura Douglas. Le roi comptait sur ce blé et sur ce bétail. Comment va-t-il nourrir ses hommes ?

Robert de Bruce et une bonne partie de son armée (ainsi que des membres de la Garde des Highlands quand ils n'étaient pas en mission) montaient le siège du château de Dundee depuis trois mois. Édouard étant à Londres et la menace d'invasion ayant diminué, le roi en profitait pour chasser les garnisons anglaises retranchées dans des châteaux écossais.

C'était la seule manière de gagner la guerre une fois pour toutes. Toutes les victoires et l'élan de ces dernières années ne serviraient à rien si les Anglais continuaient d'occuper les châteaux.

Ils progressaient. Le château de Linlithgow était tombé un an plus tôt et Dundee ne tarderait pas à le suivre. Néanmoins, ces efforts resteraient vains si Robbie n'accomplissait pas sa part du travail. Le roi n'avait plus d'argent. Le service armé gratuit de cent jours touchait bientôt à sa fin pour bon nombre de soldats et, si

le siège perdurait, il allait falloir payer et nourrir ces hommes.

Autrement dit, l'issue de la guerre reposait en grande partie sur les épaules de Robbie. Et si la victoire dépendait des trêves conclues avec les barons anglais qui avaient pillé l'Écosse durant des années, il se ferait un plaisir de s'assurer qu'elles seraient respectées.

— Le roi recevra son approvisionnement, déclara-t-il fermement.

Et il aura sa maudite trêve avec Clifford.

Douglas saisit ce qu'il voulait dire et un sourire éclaira ses traits sombres. Seton le comprit également, mais il se contenta de serrer les dents. Il aurait bien aimé en débattre, mais il savait d'avance que cela ne servirait à rien.

Clifford avait jeté le gant et Robbie comptait bien le relever.

Murdock, lui, était perplexe.

— Mais comment ? demanda-t-il. Il ne reste plus rien et, si nous replantons, ils reviendront. Vous devez trouver une solution.

Robbie se tourna vers lui.

— Je l'ai déjà.

— Laquelle ? demanda le fermier.

Il combattrait le feu par le feu et frapperait l'ennemi là où cela lui ferait le plus mal. Un rare sourire se dessina sur ses lèvres.

— Nous allons tout leur reprendre, répondit-il.

*Château de Berwick, Marches anglaises,
une semaine plus tard*

— Ce n'est pas juste, tante Rosie !

Rosalin baissa les yeux vers le petit visage d'ange dont les traits étaient déformés par la déception et l'incrédulité.

Âgée de sept ans, Margaret, la fille de Cliff, venait de faire irruption dans sa chambre, au bord des larmes.